

L'opinion généralement admise sur les causes de la défaite de 1940 tient en ces deux affirmations que nous avons pu lire dans la préface d'un savant ouvrage (1) sur l'Arme blindée française :

① Le désastre de 1940 s'explique moins par l'insuffisance quantitative et qualitative de notre matériel que par son emploi fautif à cause d'une doctrine strictement défensive imposée par de mauvais généraux nommés, promus et honorés par une classe politique aveugle et impuissante ;

par **Pierre Chandelier**

② Dans toutes les grandes batailles terrestres (de la seconde guerre mondiale) ce sont les blindés qui ont été les acteurs principaux de la victoire ou de la défaite.

L'emploi fautif de notre matériel, pour l'auteur de cette préface, c'est l'application

Bombardier allemand au-dessus du front



S.A.F.A.R. «La Semaine» - 17 octobre 1940

LE DÉSASTRE DE 1940

CHARS ET AVIONS DANS LA BATAILLE DE FRANCE

par le haut commandement français, de la doctrine de l'emploi des chars de combat en accompagnement de l'infanterie, dans le cadre d'une stratégie défensive dite du front continu au lieu de les avoir groupés en divisions cuirassées indépendantes de l'infanterie en vue d'opérations offensives.

Nul ne peut nier, que notre état-major, entre les deux guerres, en était resté aux enseignements de la Grande guerre et qu'en 1939 l'Armée française n'était pas préparée à la guerre moderne.

Cela dit, en ce qui concerne les deux affirmations ci-dessus, les choses, nous allons le voir, ne sont pas aussi simples.

(1) Gérard Saint-Martin : *L'Arme blindée française, tome 1*. Editions Economica 1998.



L'illustration - Keystone

Un char français revenant du front, en réparation sous un abri de fortune

I - A L'ORIGINE DE LA CATASTROPHE : L'ABANDON DE LA DOCTRINE DÉFENSIVE DU FRONT CONTINU

A la veille de la déclaration de guerre à l'Allemagne le 3 septembre 1939, le **général Gamelin**, commandant en chef des armées, avait mis en garde **M. Daladier**, président du conseil, contre les aléas d'une bataille de rencontre en territoire belge en raison de la faiblesse de notre aviation, en cas de violation de la neutralité belge par l'Allemagne.

Daladier avait alors décidé que l'Armée française attendrait la Wehrmacht aux frontières.

Mais, le 17 novembre, pour répondre aux inquiétudes des Anglais en cas d'occupation de la Belgique par les Allemands le conseil

suprême interallié décide que les troupes alliées pénétreront en Belgique, en cas d'agression allemande, jusqu'à Anvers en progressant le long de la rivière Dyle.

Le général Gamelin va même décider que la VII^{ème} Armée, de réserve, commandée par le **général Giraud** poussera au-delà d'Anvers jusqu'à Breda en Hollande.

C'est ce plan qu sera appliqué le 10 mai 1940, lors de l'attaque allemande au Luxembourg, en Belgique et en Hollande.

L'avertissement

du général Maurin

Il conduira à l'encerclement de toutes les unités engagées en Belgique lorsque sept panzerdivisions appuyées par une aviation ayant la maîtrise de l'air, après avoir franchi la Meuse dans les Ardennes, s'élanceront en une véritable course de vitesse en direction de la Manche qu'elles atteindront le 20 mai.

Qui ne voit que ce n'est pas pour avoir appliqué la doctrine défensive du front continu qu'est survenue la catastrophe mais au contraire pour abandonnée en engageant nos armées en dehors des frontières pour livrer bataille à l'ennemi dans l'improvisation alors qu'il avait été prévu de manœuvrer sur des positions fortifiées.

Le désastre de 1940

>>> *Suite de la page 25*

Au grand étonnement des généraux allemands dont beaucoup considéraient le plan Manstein (2) comme un coup de poker qui avait toute chance d'échouer si l'Armée française était restée à l'intérieur de ses frontières.

Comment croire, prévenait le **général von Bock**, qu'après avoir franchi la Meuse «vous pensez mener une opération jusqu'à la côte avec un flan sud découvert sur trois cents kilo-

mètres, en défilant devant le gros de l'Armée française ?»

Le **général Jodl** ajoutait :

«Si l'Armée française, au lieu de s'engager en Belgique, attend sur place et se retourne pour contre-attaquer vers le sud, toute l'opération pourrait fort bien échouer (3)».

En 1935, le **général Maurin**, ministre de la Guerre, avait averti. Au cours du débat entamé le 15 mars à la Chambre des députés sur la durée du service militaire, répondant à l'intervention de **Paul Reynaud** en faveur du corps cuirassé, il avait déclaré :

«Comment peut-on croire que nous songions encore à l'offensive quand nous avons dépensé des milliards pour établir une barrière fortifiée ? Serions-nous assez fous pour aller, en avant de cette barrière, à je ne sais quelle aventure ? (4)».

Gudérien en direction de la Manche en juin 1940, a écrit : «Ces mouvements n'ont pu s'effectuer en plein jour sans aucun accroc que parce que nous détenions la maîtrise de l'air». (8)

En 1938, au lendemain de Munich, Daladier confia à **Guy La Chambre**, ministre de l'Air :

«Si j'avais eu trois ou quatre mille avions, il n'y aurait pas eu de Munich». (9)

Et Paul Reynaud lui-même, qui avait tant bataillé pour le corps cuirassé, déclara, le 11 juin, à Briare lors du conseil suprême :

«L'Histoire dira sans aucun doute que si la bataille de France a été perdue c'est en raison de la faiblesse aérienne des Alliés». (10)

Il rejoignait ainsi le **maréchal Pétain** qui entre les deux guerres n'avait cessé de réclamer une aviation puissante.

Parmi ses nombreuses interventions on peut citer une lettre du 2 décembre 1931, au Président du conseil de l'époque pour que soit créée une «aviation de défense et d'attaque, puissante, indépendante de celle des armées de terre et de la marine». (11)

Pétain : «L'avion dictera sa loi»

Ministre de la Guerre en 1934 dans le cabinet **Doumergue**, il fait voter la loi qui crée un compte spécial de 3 milliards pour la modernisation des matériels, qui va permettre au **général Denain** ministre de l'Air, de faire adopter le plan 1 qui prévoit la construction de 1010 avions.

II - A PARTIR DE 1939, C'EST LA MAITRISE DE L'AIR QUI A DÉCIDÉ DU SORT DES BATAILLES

Le 20 novembre 1917, la III^e Armée britannique avec l'appui de 400 chars attaquait sans préparation d'artillerie les positions allemandes devant Cambrai sur un front de 10 kilomètres.

Les blindés allaient rapidement ouvrir une brèche d'une profondeur de 7 kilomètres obligeant les Allemands à faire venir d'importants renforts pour la colmater.

En 1918, les Alliés allaient multiplier les attaques au cours desquelles les chars vont contribuer dans une large part à la défaite de l'armée allemande.

Le rôle primordial que joueront les chars dans les guerres futures, bouleversant les données du passé dans le domaine de la stratégie, va donner lieu à d'innombrables études et prises de position.

En France, le débat portera principalement sur la question de l'emploi des chars : dispersés en accompagnement de l'infanterie ou groupés en divisions autonomes.

Il restera, toutefois, sans conséquence pratique puisque les crédits nécessaires à la création de divisions blindées seront systématiquement refusés par les gouvernements successifs jusqu'en 1939 (5).

Faiblesse aérienne des Alliés

Par ailleurs, peu nombreux sont ceux, parmi les spécialistes de l'arme blindée, qui se sont avisés que la supériorité aérienne sur le théâtre d'opérations devait exister avant toutes choses.

Tel le **général Keller**, inspecteur des chars, qui dans une note du G.Q.G. du 13 octobre 1939, écrivait qu'il fallait chercher à obtenir

«une intervention massive de l'aviation... pour paralyser l'adversaire par des attaques au sol à la bombe ou à la mitrailleuse».

Ou le **colonel Mayer** qui voulait accorder la priorité à l'aviation en désaccord sur cette question avec son ami de longue date, le colonel De Gaulle. (6)

Car, comme l'a observé l'historien Claude Pailat, «les chars sans l'aviation sont voués à l'échec et à la destruction» (7)

Dans ses *Mémoires*, le **maréchal Kesselring** évoquant avec admiration la manœuvre des blindés de **von Kleist** et de



«L'Illustration» - Keystone

M. Paul Reynaud, président du Conseil, accompagné des ministres Pomaret (Travail) et Dautry (Armement), examine un entonnoir creusé en juin 40, par un bombardement aérien sur Paris.

COMBATS DE CHARS ET D'AVIONS dans la campagne française

Composition de J. Simont
pour «L'illustration»
N° 5074 du 1er juin 1940



La même année, dans une préface à l'ouvrage du général britannique Ashmore «Défense anti-aérienne» Pétain écrit :

«L'aviation offensive porte dans ses flancs des possibilités insoupçonnées qu'il y a péril mortel à méconnaître. Dans son domaine, l'air, qui ne peut être barré comme on barre la terre et la mer, elle domine tous les autres théâtres en plus des actions sur les arrières, actions qui lui sont propres... L'aviation bouleverse des notions admises jusqu'ici comme évidentes ; elle oblige à remettre en cause les organisations anciennes... Que ne peut-on attendre d'un engin qui peut intervenir dans les batailles terrestres, dans les batailles navales, dans la défense aérienne du territoire et dans l'attaque du sol ennemi ?... Elle est la plus puissante défense du pays». (12)

Roosevelt avait compris

Le 6 avril 1935, dans un discours à l'École de guerre, en présence du Président de la République, après avoir évoqué le pouvoir de destruction de l'avion jusqu'aux centres vitaux les plus éloignés, il annonce : «On peut se

demander si l'avion ne dictera pas sa loi dans les conflits de l'avenir».

Rappelant que déjà en 1918 et 1919, il avait demandé 7000 chars «pour le jour éventuel d'une nouvelle mobilisation» et ses avertissements répétés en vue de la création d'une force de frappe aérienne à la seule disposition du gouvernement «pour assurer une protection aérienne de la zone d'action des chars contre l'observation et les bombardements des avions ennemis», le professeur Pedroncini s'est demandé si en 1940, au moment de l'armistice, la plus grande mission de sacrifice qu'il ait eu à remplir dans sa longue vie, le Maréchal n'a pas pensé que si ses deux grandes idées stratégiques, qui

inspirèrent son commandement, avaient été retenues, la défaite aurait pu être évitée. (13)

Ainsi, est-il parfaitement clair qu'à partir de 1939 c'est la maîtrise de l'air, et non les blindés, qui a décidé du sort des batailles.

Ce qu'avait compris le président Roosevelt qui recevant en 1939 M. Jean Monnet, l'informa de son intention de convaincre les chefs militaires américains de porter la production aéronautique à 15 000 avions par an.

Car, lui dit-il, «la clé de la situation est la puissance aérienne». (14)

Pierre Chandelier

(2) Selon ce plan, l'attaque en Belgique n'était qu'une feinte tandis que le coup décisif devait être porté dans les Ardennes par les panzerdivisions pour ensuite prendre à revers par un gigantesque «coup de faux» les unités engagées en Belgique. Ce plan sera exécuté au-delà des espérances du «führer». Le 15 mai, Paul Reynaud téléphone à Churchill : «Nous sommes battus. Nous avons perdu la bataille».

(3) Cité par Benoist-Méchin in *Soixante jours qui ébranlèrent l'Occident*. Robert Laffont. 1981.

(4) Dans ses *Mémoires*, Paul Reynaud écrit qu'il avait mis en garde lors du comité de guerre du 9 avril 1940, les chefs militaires contre l'action en Belgique en raison de la double supériorité de l'ennemi en aviation et en effectifs.

«Je crois imprudent, ajoute-t-il, de faire sortir notre armée défensive de ses trous,

puisque nous n'avons hélas, qu'une armée défensive». (*Mémoires*, II. Flammarion. 1963).

(5) Le professeur Guy Pedroncini commentant la séance du 5 décembre 1938, du conseil permanent de la Défense nationale écrit : «...Le 26 janvier 1937, Reynaud avait relancé l'idée d'un corps cuirassé ; le 2 février Daladier répond par un refus. Il rejette également la demande de Gamelin, le 10 mai 1938, de créer trois divisions et, lorsque celui-ci renouvelle sa demande le 21, en y ajoutant trois divisions cuirassées et deux divisions cuirassées de réserve, Daladier refuse une seconde fois et n'accepte que pour octobre 1940 deux divisions cuirassées de réserve». (Pétain. La victoire perdue. Perrin. 1995).

(6) Lacouture. *De Gaulle, I. Le rebelle*. Seuil. 1984. L'auteur écrit à propos du colonel De Gaulle que «ce qu'il a le moins bien prédit des événements foudroyants de 1940 est le rôle des forces aériennes».

(7) La guerre à l'horizon. Robert Laffont. 1981.

(8) Cité par Benoist-Méchin. Op. cit.

(9) Claude Paillat. Le désastre de 1940.

(10) Edward Spears. La chute de la France. Presses de la cité. 1964.

(11) G. Pedroncini. Op. cit. Nous en serons loin en 1939 où selon le général Vuillemin Chef d'Etat-major général de l'armée de l'Air, l'état des forces en présence «n'était pas plus encourageant qu'il ne l'était au moment de Munich», lorsqu'il prévoyait, en cas de conflit, l'anéantissement de l'aviation française en 15 jours.

(12) Cité par J. le Groignec in «Pétain et les Allemands». Nouvelles Editions Latines. 1997.

(13) G. Pedronici. Op. cit.

(14) Jean Monnet. *Mémoires*. Fayard. Le livre de poche. Page 167.